

XYZ. La revue de la nouvelle

Exuvies

Hélène Richier



Numéro 14, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richier, H. (1988). Exuvies. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 58–63.

Estelle coupa la fleur flétrie d'un géranium dont la sève languit le long de la tige. Juillet écrasait ses cigales contre les rives arides du torrent. La terre stridulait; le chiendent acide crissait. Elle retint son souffle. Au grain des façades, les tilleuls tissaient leur ombre bavarde, où grimpaient, claires ou brunes, s'incurvaient, se lovaient, dodelinaient, luisantes, les couleuvres des balustres. Les paysannes appelaient leurs bambins que happait l'ombre odorante des cuisines.

Estelle parcourut le ciel, d'où plongeait, se nouant sur sa gorge, d'imprévisibles écharpes; les hirondelles soyeuses rasaient les tuiles. Firmin héla son chien. Camille, les jupes retroussées, zigzaguait dans la luzerne, poussant devant elle ses poules alourdies de chaleur. Le renard rôdait près des ruines. Estelle l'entendit glatir, et, des niches, des hurlements lui répondirent. Elle mâchonna un brin de basilic. La vieille Zine s'empressait de fermer son poulailler.

Sieste sacrée, le village se terrait.

Estelle grimpa sur la balançoire, et, par la corde, se hissa au creux du murier. Des fruits saignèrent sur son corsage; elle lécha le jus et l'odeur de ses seins. La branche craquait; elle évita le nœud de greffe et s'étira vers un rameau chargé de guêpes qu'elle endormit. Elle glissa la main sous le châle, défiant les insectes, cueillit les flocons bleus ou noirs, assécha leur chair sur sa paume. Il lui semblait déguster la sève sombre surgie de la profondeur du pré.

À l'horizon blanchi jaillirent des yeux qui la cherchaient. Son cœur s'enfla. L'homme l'effleurait déjà. L'herbe haute reçut le châle; les guêpes se déchainèrent.

Estelle déguerpit; le garde-champêtre approchait, elle l'avait senti.

— À ton âge — égrena-t-il de sa voix chenu —, chipper des «amoules»¹ comme une «ayasse»²!

Il empestait le blaireau et ses jambes courtes dépassaient de peu les

1. Prov.: mûres.

2. Prov.: pie.

coquelicots sur les blés mûrs. Il s'empêtra, chavira, Estelle n'entendit plus rien. De l'autre côté de la haie, elle visa une mesure qui s'écroulait. Elle se jucha sur l'étaçon, et, au travers du sureau, se mit à épier les dormeurs.

Le Clodius de «La Dole» soulevait l'édredon de son ventre gras, et, quand il se tournait, ses bretelles détachées heurtaient le bois de lit. Sa femme, qui se noircissait les dents avec de la réglisse, crachait sans cesse les débris dans son mouchoir.

Octave, le ferrand, ronflait comme un soufflet de forge. La matinée, il avait chaussé toutes les mules de la vallée.

Les volets de la Zine grincèrent; elle travaillait encore. Un ruisseau de lumière coulait sur sa chaise dépaillée autour de laquelle s'amassaient les sacs de jute qu'elle ravaudait pour la moisson. De temps à autre elle soupirait; la main tremblait sur le rafia, contorsionnée pour enfiler l'aiguille, elle se penchait, repoussait les mèches blanches trop effilées pour le chignon. Le brin partagé glissa enfin dans le chas. Elle marmonnait. Soudain elle se leva, ôta les dentelles et le bougeoir. Le coffre, deux fois centenaire, craqua. La glaneuse, lente, courbée, sortit un linge constellé de lavandin, le déplia, s'assit sur l'arête de l'alcôve. Une pénombre suiffée se vautrait au fond de la chambre. Elle revit ses enfants accrochés à son tablier; elle avait vingt ans sans doute; elle s'enlevait les pommes de terre de la bouche pour eux. Elle énuméra les timbres étranges, les cachets jaunis qui rebutaient ses yeux. Depuis cinq Noël, plus un mot — dispersés.

Madagascar, l'Amérique lui avaient mangé sa famille. D'un écrin noir, elle tira un infime diamant qui jura sur sa première phalange. Elle sourit. Il lui semblait qu'une neige d'oranger voyageait entre ses paupières et les murs usés de sa maison :

— Justin, je te donnerai trois garçons!

Sa voix de jeune fille s'émut :

— Justin, j'ai tenu promesse!

Sur la cheminée de brique rouge, des femmes se détachaient des portraits qui la narguaient par ce diamant :

— Justin, et maintenant?

Sa gorge se noua; elle leva la tête.

Le pantalon du berger, au clou, près de la fenêtre frémissait. Elle sentit sur sa nuque une haleine fondre la canicule.

— Justin, je passerai l'hiver encore?

Les jambes de toile se raidirent.

— Tu irais, toi, chez ces voleurs?

— Prends-le, Zine, il t'appartient, va...

Zine compta.

— Deux, tu me dis?

Elle rangea les derniers titres grâce auxquels Justin Malvin avait acquis le domaine vendu à sa mort, enfouit le trésor dans la poche de son jupon, enfila sa robe toujours prête. Au soupirail, tintaient les sonnailles. Dorian inspectait ses étables.

Elle descendit à la cuisine, chauffa son café d'orge, brisa son demi-morceau de sucre.

Sa chèvre, agacée par les taons, béguetait.

Zine lui tendit une poignée de «cousségail»³, la flatta, lui parla. Poupoune comprenait. Elle fourrait ses naseaux dans le «fouidiù»⁴, penchait l'oreille, battait la queue contre les râteliers.

— As proun per beüre! stou serra revendrèi⁵... Zine sortit, jeta son tablier sur le tas de bois, se lava les mains à la fontaine, se posta sur le pas de sa porte.

Le car engloutit sa frêle silhouette, cahota sur la route vers Sisteron. Vers six heures, le Dorian, qui partait braconner, l'aida à descendre de l'estafette deux couffins.

En quinze jours, Zine attrapa meilleure mine.

Pour la Sainte-Madeleine, elle remplit les bocaux de noix confites avec le miel de «La Dole»; elle appela les gamins qui s'éclaboussaient au lavoir.

Chacun emporta chez lui des fruits ambrés. Elle rangea le onzième pot sur l'étagère pour le vieux menuisier qui distribuait les oranges au jour de l'an.

3. Prov.: mélange de blé et de seigle.

4. Prov.: grand tablier des paysannes.

5. Prov.: «Tu as assez pour boire! Ce soir, je reviendrai!»

La Saint-Barthélémy passa, et les Morin lui offrirent le poulet de la fête.

Septembre arriva. Elle accepta le plus possible de «journées» aux pommes de terre. On ne la demandait plus pour les betteraves, tant elle avait faibli l'an dernier. Aux premiers arrachages, les racines étalèrent leurs tubercules par dizaines, gros comme deux poings. Les hommes piochaient, les femmes ramassaient les grosses, la Zine suivait avec les enfants pour dénicher les «œufs de pigeons». Elle fouillait les parois avec ses ongles, vous forçait à revenir sur vos pas si vous en oubliiez.

— Il faut bien engraisser ton cochon si tu veux du jambon!

Argument efficace. L'enfant, fourbu, portait plus haut son panier sans se trahir.

Un après-midi, on rentra une vingtaine de sacs sur la charrette, tant que le cheval eut du mal à tirer. Le père détela pour reposer la bête qui avait accompli son temps. Autour de la fontaine, on se lavait pour le goûter. Lorsque arriva le tour de Zine, Estelle lui présenta le savon, et la vieille de se rincer à l'eau claire:

— La terre n'est pas sale, c'est ce qui nourrit.

La gorge d'Estelle se rétrécit.

— Oui, mais...

Le père regarda la mère.

— Apporte donc le pâté et le pain tendre!

Zine n'avait plus de dents.

À la mi-septembre, Estelle, par un wagon de nuit, quitta la vallée. Le train glissait dans les effluves de verdure chaude où sommeillaient les merles, laissant, derrière lui, ces écrans d'argile et de marbre, où, scarabées crispés, luisaient les villages. Le cœur suspendu, Estelle écoutait, buvant la ténèbre aux suintements caprins. Parfois un chat miaulait. Elle tentait de percevoir la plainte d'une hulotte que le charroi des rails couvrait, et le train, inlassable, lui infligeait au visage le souffle charnu de la nuit. Après Valence, en remontant le Rhône, elle perdit l'odeur de la Provence.

Un soir, dans la capitale, où les autobus en grève se raréfiaient, elle aperçut une cabine téléphonique, et, comme aimantée, appela chez elle. La mère décrocha. On venait d'enterrer la Zine. Le curé, qui chevrotait, lui dit

d'aller à Notre-Dame. Estelle n'en eut pas la force. Depuis trois mois, elle vivait d'un demi-litre de lait par jour et d'un morceau de pain. L'ordinateur du Ministère ne la connaissait pas. Outre la Politique, l'Économie, il fallait s'empiffrer de latin et de grec, laver la vaisselle et couper les frites dans un restaurant du quinzième.

— Divines patates, comment revenir sur ses pas!

— Hâtez-vous! hurlait la patronne.

Il fallait ensuite hausser les chaises, brosser les sols à la javel, se rincer les mains et filer à «Science-Pô». Quelquefois, pendant le cours, elle secouait la tête comme les chèvres, pour se réveiller. Le prof de Droit croyait qu'elle avait un tic et dut se persuader qu'elle se méfiait de la Constitution.

L'hiver suivant, l'ordinateur du Ministère accepta de lui verser les traitements en retard, mais elle avait démissionné de son poste d'institutrice, travaillant au hasard, prote chez un éditeur, courtière en assurances, vendeuse de produits indiens, découvrant peu à peu les arcanes de Paris.

En février, après une affaire intéressante, elle s'offrit le téléphone. La mère répondit que l'inhumation du menuisier aurait lieu le lendemain.

Adieu mandarines, oranges et nougats du jour de l'an, enfants papillons autour du vieux sur la place du village.

Depuis, Estelle craint février qui éteignit aussi la guérisseuse de brûlures, le rebouteux, et le retraité des postes qui, centenaire, clamait encore l'Ave Maria.

Estelle marche dans Paris. Après l'averse, les bouquinistes entrebâillent leurs étals. Elle glane un banal Cicéron, introuvable dans ce coin reculé du midi — loin encore de son village — où l'Éducation nationale décide de l'expédier aucun frais payé. De «Budé», point, assurent les vendeurs. Les branches des platanes jouent sur les reliures. Estelle se penche. La Seine, mucilagineuse, où couinent les Vedettes du Pont-Neuf bourrées de touristes, traîne des débris d'arbres. Des boîtes de fer-blanc battent les débarcadères. Des bateaux renversés savourent le soleil à la pointe de l'île. Estelle palpe le parapet. Elle emprunte la passerelle des Arts; un clarinettiste s'imagine à New York. Elle hume de toutes ses

forces la poussière du jardin plaquée par la pluie. Sur cet autre quai, s'ébranlent les voitures dont les moteurs lui déchirent les oreilles et les poumons. Paris sans terre!

Ce tilleul qui tremble loin au cœur des Alpes!

— Silence, débusque Cicéron!

Bredouille. Plus de grec ni de latin sur les quais ce dimanche. Elle ajuste son sac à dos coupant depuis Nauplie.

Elle ne comprend toujours rien à la politique. Qu'en diraient ses professeurs devenus inspecteurs — ou ministres?

Estelle ferme sa boîte à lettres. Dans l'ascenseur puant, elle effeuille les enveloppes. Un timbre de Bornéo! Les écritures se chevauchent; seul son nom s'inscrit sans ratures: Aix-en-Provence, Kairouan, Paris, Monaco, Gorthys, encore Paris... Ouf, parvenue à temps! Le sac heurte le coffre. Aldéran nommé à Londres! L'avion décolle à vingt heures. Elle examine le cachet: Aldéran a eu le temps de rejoindre Pékin...

Le soleil, dans son dos, qui plonge par la croisée, irradie cette calanque au couchant. La vague vibre; le roc frétille, rascasse de corail; les pins parasols se tordent sans odeur. Elle tend la paume: l'image lisse la glace. *L'Iliade* au tiroir!

L'éplucheur érafle les pommes de terre. Des feux de braise crépitent dans la nuit. Sur le réchaud, l'eau frémit.

Elle se lave les mains et regarde la terre qui fuit dans les égouts de Paris.

Hélène Richier est née dans un village des Alpes de Haute-Provence. Elle est professeure de lettres classiques à Paris, puis à Cannes et à Saint-Raphaël. Elle prépare présentement un long métrage en liaison avec le Canada et la Grèce.